



COMÉDIE
FRANÇAISE



PATHE LIVE

ANALYSE DE SÉQUENCE

LE PETIT-MAÎTRE CORRIGÉ

FILMÉ EN DIRECT DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE

ACTE I SCÈNE 6

DE 34'40'' À 38'42'' (29 PLANS)

Rosimond, petit-maître parisien frivole et vaniteux, doit épouser la jeune Hortense, fille d'un comte qui vit à la campagne. Hortense et sa servante Marton ont décidé de mettre à l'épreuve Rosimond, de manière à lui faire renoncer à ses manières et vérifier la sincérité de son cœur. Après avoir été présenté aux spectateurs par le discours des autres personnages, il entre ici en scène pour la première fois.

TÉLÉCHARGER LA SÉQUENCE [ICI](#)

I. ROSIMOND : UN ORIGINAL À LA CAMPAGNE (PLANS 1 À 13)

L Le premier plan de l'extrait est un plan d'ensemble qui fait voir deux actions : l'entrée en scène de Rosimond qui ouvre son ombrelle tandis que la toile peinte figurant un ciel d'été s'élève et que les valets Marton et Frontin s'ébattent dans les hautes herbes. D'emblée, le personnage principal qu'est Rosimond, dont l'entrée en scène est retardée puisqu'il n'apparaît qu'à la sixième scène de ce premier acte, affiche le souci de son paraître par son costume élégant inspiré des tableaux de Chardin et par cet accessoire caractéristique qu'est l'ombrelle, lequel sera détaillé par le plan suivant plus serré (2). L'ombrelle assume ici sa fonction d'objet comique : trop élégante, trop voyante par sa dentelle rouge, brandie de manière trop ostentatoire, elle est le signe de l'inadaptation de cet aristocrate parisien à la campagne, qui doit se protéger de sa belle lumière alors que tous les autres personnages, à commencer par les deux valets, s'accommodent très bien de son climat.



Croquis du costume de Rosimond par Caroline de Vivaise



L'entrée en scène de Rosimond est en effet celle d'un « original » (Frontin : « Voici mon original qui arrive », plan 3), que Marton appellera même plus tard un « curieux » (« je vous trouve très curieux à voir aussi Monsieur, mais je n'ai pas le temps de rester », plan 19), que la mise en scène se plaît à tirer vers la caricature. Le jeu renforce la bizarrerie du personnage, ces « ridiculités » qui effrayent Hortense (Acte I, scène 9) : son rire outrancier, inspiré du rire de Tom Hulce dans *Amadeus* de Milos Forman, surprend, amuse, non sans créer une gêne du fait de son excès. Le cadrage qui isole Rosimond (plans 5 et 7) renforce cette incongruité du personnage qui, par l'artificialité de ses manières, ne se meut pas confortablement dans le décor. On le voit dans le plan 6 où sa descente maladroite, malgré l'aide de son valet, donne lieu à une véritable saynète burlesque qui souligne, par la pantomime des corps, la satire sans concession des Parisiens à laquelle Marivaux se livre dans cette pièce. Cet inconfort se verra encore au plan 13 où Rosimond semble souffrir de la chaleur ainsi qu'au plan 21 où il luttera de façon comique contre d'invisibles moustiques. La diction de Loïc Corbery, maniérée et ponctuée de tics faciaux, soutient cette charge burlesque tout au long de l'extrait et au-delà, jusqu'à ce que Rosimond se voit corriger par le stratagème d'Hortense et Marton et qu'il renoue avec le naturel de l'expression.



Milos Forman, *Amadeus*, 1984



Le personnage apparaît également dès son entrée en scène comme une figure de libertin, de jeune roué, susceptible de faire la cour même à la suivante de sa promise : au plan 9, le panoramique haut-bas l'accompagne jusqu'au sol alors qu'il saisit les dessins d'Hortense tout en complimentant Marton (« Je n'ai rien vu de si joli que vous, Marton ; il n'y a point de femme à la cour qui ne s'accommodât de cette figure-là. »). Ce jeu de séduction que le noble exerce au-delà de sa condition n'est pas sans rappeler celui de Don Juan face aux paysannes Charlotte et Mathurine dans la pièce de Molière.



Marcel Bluwal, *Don Juan*, 1965

Rosimond apparaît ainsi comme le représentant d'une noblesse parisienne frivole et vaine, uniquement soucieuse de son paraître et de son divertissement.

Au plan 10, le cadre s'élargit légèrement pour intégrer la rampe alors que Rosimond interroge Marton face au public sur le devant de la scène (« Dis-moi, Marton, que fait-on dans ce pays-ci ? Y a-t-il du jeu ? de la chasse ? des amours ? »), rompant furtivement le quatrième mur. Le plan 13 cadre Rosimond, assis sous son ombrelle, jambes croisées, exprimant avec un snobisme comique les préjugés de son milieu social : « Oh le sot pays ce me semble ». S'ensuit une pause assez longue et déconcertante qui marque le passage au deuxième temps de l'extrait.



II. SE JOUER DU MAÎTRE (PLANS 13 À 29)

Comme l'indique le titre de la pièce, l'enjeu est de corriger le petit-maître par un stratagème qui lui fera renoncer à ses « sottes manières » et accéder à la vérité de son cœur. Comme souvent chez Marivaux, l'artifice de la ruse sert à réconcilier les personnages avec les sentiments qu'ils éprouvent et leur permettre d'accéder à une forme de transparence du discours amoureux, ce que confirmera l'acte III où Rosimond se verra débarrassé des ornements de son costume et de son langage. Nous sommes ici au tout début de la mise en œuvre du stratagème décidé à la scène 1 et qui consiste notamment à faire attendre Rosimond. Celui-ci se présente en effet comme un être impatient et frénétique, pressé de conclure un mariage qui ne lui apparaît pour l'instant que comme une formalité (« À propos, ce bon homme qu'on attend de sa terre pour finir notre mariage, cet oncle arrive-t-il bientôt ? »). Il aura tôt fait en face d'Hortense de lui demander sa main (« Passez-moi l'éloge de la dentelle ; quand nous marie-t-on ? », Acte I, scène 12), finissant ainsi de la blesser pour un certain temps. Marton s'entend par conséquent à décevoir ses attentes : elle part rejoindre sa maîtresse, ce qui contraint Rosimond à tenter par deux fois de la retenir (« Mais je ne songe pas que ma maîtresse m'attend. Tu t'en vas, Marton ? Tu es bien pressée. ») le plan d'ensemble (15) donnant pleinement à voir la distance qui sépare les personnages. Il la rappelle avec insistance (« Marton ! ») tout en la flattant et en se juchant de manière ridicule, ombrelle comiquement ouverte, sur la malette d'Hortense transformée un instant en piedestal (19). Marton sort de scène côté cour, puis est rattrapée par Frontin et revient sur le devant de la scène au plan 22.

S'ensuit un dialogue plein de ruse : à la curiosité de Rosimond qui demande, tout en jouant à séduire Marton (« ta maîtresse a-t-elle autant d'esprit que toi ? De quelle humeur est-elle ? »), Marton répond par un mensonge (« Oh ! d'une humeur peu piquante, assez insipide, elle n'est que raisonnable. ») relayé par la réplique de Frontin, humiliante pour son maître (« Monsieur, comme je demandais si vous pouviez la voir dans une heure, elle m'a dit qu'elle n'en savait rien. »). Cette réplique est laissée off, tandis que la caméra cadre Marton qui acquiesce en rajustant sa jupe, de manière à souligner la ruse de la suivante. Au plan 26, Rosimond laisse éclater sa colère après avoir traité son valet de « butor ». Ici, la situation traditionnellement comique du maître mal servi par son valet donne lieu à un changement de ton surprenant : l'orgueil blessé de Rosimond fait sourdre dans ses répliques un emportement où se réaffirme pour un temps sa position de maître. Le plan rapproché sur Rosimond de dos (28) renforce l'impression que le personnage fulmine intérieurement. Pour un temps seulement cependant, car la mise en scène souligne le caractère inconstant du personnage, qui peut passer brusquement d'une humeur à l'autre, du badinage à la colère puis à nouveau au badinage. Cette instabilité est le signe d'une frivolité étourdie, qui est une forme d'absence à soi-même : alors que Rosimond rappelle une ultime fois Marton, il en oublie immédiatement la raison (« un moment, Marton, j'avais quelque chose à te dire et je m'en ressouviendrai ») et passe rapidement à un autre sujet, celui des lettres, amorçant ainsi une autre action (sa liaison avec Dorimène) qui va venir compliquer l'action principale.





ROSIMOND, à Frontin : Ah, tu es ici toi, et avec Marton ? je ne te plains pas : que te disait-il, Marton ? Il te parlait d'amour, je gage ; hé ! n'est-ce pas ? Souvent ces coquins-là sont plus heureux que d'honnêtes gens. Je n'ai rien vu de si joli que vous, Marton, il n'y a point de femme à la cour qui ne s'accommodât de cette figure-là.

FRONTIN : Je m'en accommoderais encore mieux qu'elle.

ROSIMOND : Dis-moi, Marton, que fait-on dans ce pays-ci ? Y a-t-il du jeu ? de la chasse ? des amours ? Ah, le sot pays, ce me semble. À propos, ce bon homme qu'on attend de sa terre pour finir notre mariage, cet oncle arrive-t-il bientôt ? Que ne se passe-t-on de lui ? Ne peut-on se marier sans que ce parent assiste à la cérémonie ?

MARTON : Que voulez-vous ? Ces messieurs-là, sous prétexte qu'on est leur nièce et leur héritière, s'imaginent qu'on doit faire quelque attention à eux. Mais je ne songe pas que ma maîtresse m'attend.

ROSIMOND : Tu t'en vas, Marton ? Tu es bien pressée. À propos de ta maîtresse, tu ne m'en parles pas ; j'avais dit à Frontin de demander si on pouvait la voir.

FRONTIN : Je l'ai vue aussi, Monsieur, Marton était présente, et j'allais vous rendre réponse.

MARTON : Et moi je vais la rejoindre.

ROSIMOND : Attends, Marton, j'aime à te voir ; tu es la fille du monde la plus amusante.

MARTON : Je vous trouve très curieux à voir aussi,

Monsieur, mais je n'ai pas le temps de rester.

ROSIMOND : Très curieux ! Comment donc ! mais elle a des expressions : ta maîtresse a-t-elle autant d'esprit que toi, Marton ? De quelle humeur est-elle ?

MARTON : Oh ! d'une humeur peu piquante, assez insipide, elle n'est que raisonnable.

ROSIMOND : Insipide et raisonnable, il est parbleu plaisant : tu n'es pas faite pour la province. Quand la verrai-je, Frontin ?

FRONTIN : Monsieur, comme je demandais si vous pouviez la voir dans une heure, elle m'a dit qu'elle n'en savait rien.

ROSIMOND : Le butor !

FRONTIN : Point du tout, je vous rends fidèlement la réponse.

ROSIMOND : Tu rêves ! il n'y a pas de sens à cela. Marton, tu y étais, il ne sait ce qu'il dit : qu'a-t-elle répondu ?

MARTON : Précisément ce qu'il vous rapporte, Monsieur, qu'elle n'en savait rien.

ROSIMOND : Ma foi, ni moi non plus.

MARTON : Je n'en suis pas mieux instruite que vous. Adieu, Monsieur.

ROSIMOND : Un moment, Marton, j'avais quelque chose à te dire et je m'en ressouviendrai. Frontin, m'est-il venu des lettres ?

QUESTIONS

1. Le jeu de Loïc Corbery est volontairement artificiel, comment comprenez-vous ce parti pris de mise en scène ?
2. Étudiez la relation Rosimond-Frontin, dans cette scène puis dans la pièce entière : se résume-t-elle à une relation maître-valet ?
3. Dans le théâtre comique, les ruses des valets sont souvent au service d'une satire des ridicules des maîtres. Regardez l'extrait des *Fourberies de Scapin* sur le site [Pathé Live](#) ! et proposez une réflexion sur la fonction morale de la ruse dans la pièce de Molière et dans celle de Marivaux.

RÉDACTRICE DU DOSSIER

Laurence Cousteix, professeure de cinéma en classes préparatoires littéraires (Lycée Léon Blum, Créteil) en collaboration avec les équipes de la Comédie-Française

AVEC LE SOUTIEN DE :



Réseau Canopé édite des ressources pédagogiques pour accompagner les enseignants et les élèves pour une école du spectateur : ouvrages, DVD, dossiers pédagogiques en ligne : <https://www.reseau-canope.fr/arts-vivants/theatre.html>



La CASDEN, banque coopérative de toute la Fonction publique, créée à l'origine par et pour des enseignants, s'engage au quotidien aux côtés de ses Sociétaires. Fortement impliquée dans les domaines de l'éducation et de la culture, elle développe notamment des [outils pédagogiques](#) qu'elle met gratuitement à disposition de ses Sociétaires et soutient des initiatives visant à favoriser l'accès à la culture au plus grand nombre. www.casden.fr